Limpidité du trouble

La pensée première qui traverse mon esprit lorsqu'est évoquée l'eau trouble est le souvenir de devoir emporter en voyage, dans de lointains pays, de petites pilules blanches nommées Micropur. Celles-ci rendaient toute eau potable après quelque attente. Le liquide suspect dans lequel elles étaient dissoutes était alors purifié. Simple, efficace, le procédé apparaissait plus miraculeux que compréhensible. Va pour le miracle ! Au diable les explications !

SERGE ARNAULD

DESSIN GUY MÉRAT

Un souvenir s'y ajoute : l'eau oxygénée qu'employait ma mère comme antiseptique et pour se gargariser. Cette eau était conservée dans un flacon en verre strié de couleur brune et muni d'un bouchon noir en bakélite. Une étiquette rouge et blanche portait le nom de la pharmacie et l'appellation « eau oxygénée 10 vol. » frappait l'enfant que j'étais et qui ne connaissait pas encore la différence entre H_2O et H_2O_2 que l'école n'allait pas lui apprendre de sitôt, non plus que le but du blanchiment du linge que cette eau à usage multiple détenait comme vertu domestique. Mystérieux effets, connaissance nulle, va pour l'étonnement d'un petit garçon ! Bon pour la santé et l'hygiène familiale.

En ce temps-là, le trouble n'était pas troublant. Il s'atténuait ou s'éliminait en pratique grâce notamment à ces deux qualités obtenues par la transformation de l'eau dite naturelle : pureté et utilités.

Puis j'ai été troublé par le trouble : c'était nouveau. Cette agitation surgissait dans les mots ; ce qui paraissait troublant excitait l'esprit. L'eau distillée, vierge de micro-organismes et déminéralisée, était utilisée par des métiers spécialisés qui ne m'attiraient pas.

J'ai commencé peu à peu à comprendre quelque chose. Le miracle est devenu habileté, il s'est associé à la ruse que la pratique expérimentait. En voici deux exemples, lorsque la progression en eaux troubles a pris une tournure plus figurative.

Quand Schubert, à l'âge de vingt ans, compose *La truite*, sur les paroles imagées de Schobert, il est entendu : « Mais soudain le voleur / se lassa d'attendre. Sournois / Il trouble l'eau du ruisselet. En moins de temps qu'il ne faut / Pour le dire, il relève sa canne ; / Le poisson luttait au bout de la ligne / Et je restais là, le cœur battant, / À regarder la truite trahie. »[1]

Qui lit cet extrait se remémore *Le Petit Poisson et le Pêcheur*, de Jean de La Fontaine, une poésie récitée en classe. Le lecteur de ce texte[2] fait aussitôt un rapprochement entre la truite arrachée de son milieu brouillé par la main du pêcheur voleur et le carpillon menacé, tenu par le bout de l'hameçon, et qui tente d'inspirer la pitié du fait de sa petite taille. Ce ménagement, par la supplication de devoir être épargné, que « le carpeau qui n'était encore que fretin » désire obtenir, n'est pas qu'un artifice propre à émouvoir le pêcheur qui n'entend là que parole de prêcheur et promet la poêle à frire à son maigre butin. C'est peut-être la candeur du petit, son honnêteté qui revendique son droit de vivre. Le trouble est celui d'un échange entre gens d'espèces différentes, quelque chose de perdu d'avance par l'aspiration à la liberté de l'un et la fringale de l'autre. La morale : « Un tien vaut, ce dit-on, mieux que deux tu l'auras » est en opposition avec ce qu'elle dissimule, ce qui est troublant en effet et qui se nomme le pouvoir.

Sur un autre ton, plus enjoué, plus critique et surtout fort clairvoyant, il faut citer une observation d'Alexandre Pouchkine, extraite de sa Scène dramatique *Le Convive de pierre* : Don Juan, les moustaches couvertes de son manteau et les sourcils de son chapeau, arrive à Madrid. Il demande à Leporello : « Penses-tu qu'on puisse me reconnaître ? » Son valet lui répond malicieusement : « Oui, Don Juan est difficile à reconnaître ! Il y en a tant comme lui ! »[3]

Cette ironie à propos du commun trompeur, du troublant séducteur vaut bien que l'on s'arrête un instant sur celui qui se trompe lui-même en aimant sa propre personne à la façon des admirateurs de leurs beaux portraits renvoyés par leurs téléphones : « … Tandis qu'il boit, épris de son image qu'il aperçoit dans l'onde, il se passionne pour une illusion sans corps ; il prend pour un corps ce qui n'est que de l'eau : il s'extasie devant lui-même ; … Crédule enfant, pourquoi t'obstines-tu vainement à saisir une image fugitive ? Ce que tu recherches n'existe pas ; l'objet que tu aimes, tourne-toi et il s'évanouira. Le fantôme que tu aperçois n'est que le reflet de ton image ; sans consistance par soi-même, il est venu et demeure avec toi ; avec toi il va s'éloigner si tu peux t'éloigner. » Cette évocation des *Métamorphoses* d'Ovide[4] en ce passage consacré à *Echo* décrit bien le trouble par le reflet dans l'onde de ce charme imputé à soi-même.

Dès lors, il m'importe, en fin de cette joyeuse course au trouble, de recourir à une analyse magistrale de Bossuet[5]. L'Évêque de Meaux, conseiller du Roi en ses Conseils, ci-devant Précepteur de Monseigneur Le Dauphin, Premier Aumônier de Madame la Dauphine, rend compte de ce qui plaît aux « mauvaises langues » qui se régalent d'appréciations épaississant ou restreignant la perception qu'autrui se donne et renvoie à son prochain : « Et qu'est-ce que cette image de moi-même que je vois encore plus expresse, et en apparence plus vive dans cette eau courante ? Elle se brouille et souvent elle s'efface elle-même : elle disparoît quand cette eau est trouble : qu'ai-je perdu ? Rien du tout qu'un amusement inutile. Ainsi en est-il des opinions, des bruits, des jugements fixes si vous voulez, où les hommes avoient voulu leur donner un être à leur mode. Cependant, non seulement je m'y amusais comme à un rien, mais encore je m'y arrêtais comme à une chose sérieuse et véritable : et cette ombre et cette image fragile me troubloit et m'inquiétoit en se changeant et je croyois perdre quelque chose. Désabusé maintenant d'une erreur dont jamais je me devois laisser surprendre et encore moins entêter, je me contente d'une vie cachée et je consens que le monde me laisse tel que je suis. Qu'on est tranquille alors ! Encore un coup, qu'on est heureux ! »

Lucidité du poète qui écrit à un confrère[6] : « Car Je est un autre. Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute ». Pour Pythagore qui enseigne la métempsycose, nous sommes appelés à être tantôt un poisson, tantôt le pêcheur. Gare à nos actions rusées lorsque nous troublons l'eau du ruisseau ! Gare aussi à nos réactions quand nous sommes troublés par une destinée qui nous échappe et qui toutefois entraîne notre responsabilité envers toute créature ! Pour Ovide, la fragilité du reflet inspirant l'amour est celle du sujet lui-même qui se questionne, ce « Je » dont les frères Grimm s'empareront dans le conte Blanche-Neige : « Ô miroir, mon beau miroir, dis-moi qui est la plus belle ? » Incertitude sur soi, brouillage de son visage que l'on voit et que l'on ne veut pas voir. Le « Je » ne sera jamais totalement un « Autre » qui deviendrait un nouveau « Je » troublé par l'insaisissable et l'inépuisable, dans une chaîne de projections illusoires sans fin. Et c'est précisément là où nous conduit Bossuet : à cette vie cachée (en Dieu selon lui) que nous fuyons en nous, tant nous nous identifions aussi à celles et ceux que nous critiquons : courtisans, intrigants, médisants, nos « Je », en ces êtres, sont-ils plutôt en quête non d'un Autre, mais d'un « ailleurs » à cet introuvable soi, à l'inépuisable soi : *la vie cachée ?*

[1] Schubert/Schobert, *DIE FORELLE* (1817)
Doch endlich ward dem Diebe
Die Zeit zu lang. Er macht
Das Bächlein tückisch trübe,
Und eh ich es gedacht
So zuckte seine Rute,
Das Fischlein zappelt dran,
Und ich mit regem Blute
Sah die Betrogene an.

[2] Jean de La Fontaine (1621-1695)
LE PETIT POISSON ET LE PÊCHEUR
Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie.
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'est folie ;
Car de le rattraper il n'est pas trop certain.
Un Carpeau qui n'était encore que fretin
Fut pris par un Pêcheur au bord d'une rivière.
Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin ;
Voilà commencement de chère et de festin :
Mettons-le en notre gibecière.
Le pauvre Carpillon lui dit en sa manière :
Que ferez-vous de moi ? je ne saurais fournir
Au plus qu'une demi-bouchée ;
Laissez-moi Carpe devenir :
Je serai par vous repêchée.
Quelque gros Partisan m'achètera bien cher,
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-être encor cent de ma taille
Pour faire un plat. Quel plat ? croyez-moi ; rien qui vaille.
– Rien qui vaille ? Eh bien soit, repartit le Pêcheur ;
Poisson, mon bel ami, qui faites le Prêcheur,
Vous irez dans la poêle ; et vous avez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frire.

Un tien vaut, ce dit-on, mieux que deux tu l'auras :
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

[3] Alexandre Pouchkine (1799-1837)
LE CONVIVE DE PIERRE
in Serge Arnauld, *Genève-Oser paraître*, « III Blandices », page 409. Place-Neuve, 2004.

[4] Ovide, *LES MÉTAMORPHOSES III : Echo*, 411-439. Gallimard, folio classique, page 120.

[5] Jacques-Bénigne Bossuet (1627-1704)
TRAITÉ DE LA CONCUPISCENCE, précédé du *DISCOURS SUR LA VIE CACHÉE EN DIEU* (1731), page 5. Portes de France à Porrentruy, 1947.

[6] Lettre d'Arthur Rimbaud au poète Paul Demeny, 15 mai 1871.